

5

L'ART KHMER

Les grandes Étapes de son Évolution

Par

GILBERTE DE CORAL RÉMUSAT



ÉTUDES

D'ART ET D'ETHNOLOGIE ASIATIQUES. I

11184

ÉTUDES
D'ART ET D'ETHNOLOGIE ASIATIQUES

I

L'ART KHMER



4 D²
1577 (11)

DL 5430 **B** 12-11-40 A

DIRECTION :

M. V. GOLOUBEV, membre de l'École Française d'Extrême-Orient, Hanoi.

RÉDACTION :

M. J. PRZYLUSKI, professeur au Collège de France, Paris.

M. J. HACKIN, conservateur du Musée Guimet, Paris.

M. R. GROUSSET, conservateur du Musée Cernuschi, Paris.

SECRETARE DE LA RÉDACTION :

M^{me} DE CORAL RÉMUSAT, chargée de mission au Musée Guimet, Paris.

ÉTUDES D'ART ET D'ETHNOLOGIE ASIATIQUES

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE M. VICTOR GOLOUBEV
ET SOUS LE PATRONAGE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

I

L'ART KHMER

LES GRANDES ÉTAPES
DE SON ÉVOLUTION

PAR

GILBERTE DE CORAL RÉMUSAT

CHARGÉE DE MISSION AU MUSÉE GUMET
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

AVEC UNE PRÉFACE DE

GEORGE CŒDÈS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT



1940

LES ÉDITIONS D'ART ET D'HISTOIRE
3 ET 5, RUE DU PETIT-PONT, V^e
PARIS

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

MARKET

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

A LA MÉMOIRE

DE LOUIS FINOT

ABRÉVIATIONS

- A. K. P. = L'Art Khmer primitif.
B. C. A. I. = Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine.
B. E. F. E. O. = Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient.
I. K. = Inventaire descriptif des monuments du Cambodge.
J. A. = Journal asiatique.
R. A. A. = Revue des Arts asiatiques.

A NOS LECTEURS

La série des publications que nous inaugurons par le présent volume, s'inspire des traditions léguées par Ars Asiatica. Son cadre, cependant, sera plus large. Si le livre de M^{me} de Coral Rémusat nous fait connaître l'Art khmer à travers les diverses phases de son évolution morphologique, si l'ouvrage de M. A. Coomaraswamy sur les Sculptures de Bharhut, actuellement en préparation, est un nouvel apport magistral du grand orientaliste à l'iconographie de l'Inde antique, nous avons l'intention, d'autre part, de faire paraître, à la suite de ces deux premiers tomes de notre collection, plusieurs travaux qui relèvent autant de l'ethnologie que des sciences historiques.

Nous tenterons ainsi de rendre moins sensibles, moins étanches, les cloisons que les spécialistes ont élevées, peut-être avec un peu trop de rigueur, entre des domaines scientifiques voisins. Dans toutes les branches de l'archéologie et de l'histoire de l'art, nous rencontrons aujourd'hui, en Asie comme ailleurs, des problèmes dont la solution ne saurait être envisagée sans l'appui de documents et de témoignages fournis par les ethnologues. On sait dans quelle large mesure la connaissance des mœurs et des coutumes religieuses pratiquées par les Dayaks actuels a contribué à l'étude de la civilisation dongsonnienne, vieille de plus de deux mille ans, et l'on conteste de moins en moins la valeur des rapprochements établis naguère par Ernest Fenollosa entre les arts du Pacifique et l'art archaïque de la Chine.

Qu'il me soit permis, à la fin de ce bref avertissement, d'évoquer la mémoire de mon ami Géry Van Oest, avec qui j'avais fondé Ars Asiatica, il y a quelque vingt-cinq ans, et qui en a été l'éditeur infatigable et dévoué jusqu'à la fin de sa vie. Je tiens également à remercier M. George Cœdès, correspondant de l'Institut, de m'avoir accordé le patronage de l'École Française d'Extrême-Orient, dont il est l'éminent directeur.

VICTOR GOLOUBEV.

PHOTOGRAPHIES

Pour ne pas alourdir l'aspect des planches déjà très chargées, nous avons rassemblé dans le tableau ci-dessous les indications d'origine des photographies.

<i>Cl. H. de Coral</i>	9. 10. 11. 16. 17. 18. 23. 25. 27. 30. 36. 38. 44. 45. 49. 50. 54. 55. 56. 65. 66. 67. 68. 70. 74. 77. 78. 79. 83. 86. 87. 93. 99. 102. 107. 108. 109. 111. 116. 117. 120. 121. 130. 131. 132. 133. 134. 136. 137. 139. 140. 141. 142. 144. 146. 147. 148. 151. 154. 157. 158. 159.
<i>Cl. École Française d'Extrême-Orient</i> ..	1. 2. 3. 15. 22. 26. 28. 29. 31. 33. 51. 52. 59. 60. 61. 62. 63. 69. 72. 73. 81. 84. 85. 88. 89. 90. 91. 92. 94. 95. 96. 97. 98. 100. 101. 118. 125. 129. 138. 149. 152. 155.
<i>Cl. Ph. Stern</i>	13. 20. 24. 35. 37. 39. 40. 41. 42. 43. 46. 47. 48. 80. 145. 153. 156.
<i>Cl. Musée Guimet</i>	19. 34. 103. 104. 106. 110. 112. 115. 122. 124. 126. 127. 128.
<i>Cl. Gouvern^t Général de l'Indochine</i>	4. 6. 7. 8. 12.
<i>Cl. Direction des Arts Cambodgiens</i> ..	53. 113. 114.
<i>Cl. Éditions d'Art et d'Histoire</i>	57.

PRÉFACE

Depuis 1927, date de la publication de la thèse de M. Philippe Stern sur *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'art khmer*, les études d'archéologie khmère sont entrées dans une voie nouvelle.

La méthode instaurée par M. Stern consiste « à éviter de considérer l'art khmer comme un tout, et ses variations comme des différences d'écoles. . . L'évolution doit surgir spontanément de l'examen approfondi des œuvres. A condition d'être très prudent et de rejeter ce qui peut provenir d'une mode passagère ou de la fantaisie individuelle, de ne se baser que sur des signes concordants (tel détail de costume toujours lié à tel traitement du visage ou de la chevelure par exemple) et figurant sur un nombre assez considérable d'œuvres, des types doivent émerger. Les différences entre ces types, si elles ne sont ni iconographiques, ni régionales, ont de fortes chances d'être des différences de temps ».

Cette méthode a fait ses preuves et peut, d'ores et déjà, inscrire à son actif des résultats définitifs.

M^{me} la Comtesse de Coral Rémusat est sans doute la première et certainement la plus brillante parmi ses adeptes. A partir de 1933, en même temps que dans une série de chroniques elle mettait le public au courant des résultats obtenus par les recherches archéologiques dans l'Inde et dans l'Extrême-Orient¹, et s'attachait plus particulièrement à faire connaître les travaux de l'École Française d'Extrême-Orient (dont elle a été nommée membre correspondant en février 1935), M^{me} de Coral Rémusat a publié une série d'articles consacrés à l'étude de l'évolution de divers élé-

1. *L'archéologie indochinoise en 1931 et 1932*. Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine, 1931-1934, p. 195-210.

L'activité archéologique dans les trois Indes (Inde, Insulinde, Indochine). Revue des Arts Asiatiques, IX (1935), p. 40-53 ; X (1936), p. 53-62.

L'activité archéologique dans l'Inde extérieure. Ibid., X (1936), p. 211-226.

ments décoratifs des temples khmers ¹, basée sur une application stricte, et dans certains cas une heureuse mise au point, de la méthode inaugurée par M. Stern. « Les thèmes ornementaux se transforment, écrit M^{me} de Coral Rémusat ², naissent les uns des autres, suivant une progression logique et souple en même temps. Certaines ordonnances, résultant des transformations d'un motif, ne peuvent apparaître qu'à un stade d'évolution déterminé. Si, parfois, les artistes copient les modèles d'une période précédente, ils ne manquent pas de se trahir par des détails particuliers à leur époque. Lorsque la décoration d'un ou de plusieurs monuments offre des caractéristiques identiques à celles de la décoration d'un édifice *daté*, on est en droit de conclure que le ou les monuments en question sont approximativement contemporains de cet édifice; ils sont évidemment antérieurs si leur décoration est moins évoluée, postérieurs si elle l'est davantage. »

Se partageant avec M. Stern l'étude analytique des thèmes décoratifs, et se réservant plus spécialement celle des arcs de frontons, des tympanes et des décors de pilastres, M^{me} de Coral Rémusat s'est, de plus, attachée à déceler le rythme des périodes d'activité décorative, que l'on pourrait qualifier de dynamiques, et des périodes statiques de repos et de sommeil. Le dynamisme des artistes khmers consiste d'ailleurs moins dans l'invention de thèmes entièrement nouveaux que dans l'emprunt aux arts voisins, et surtout dans un retour aux formes des époques précédentes. M^{me} de Coral avait déjà exposé ses vues dans une communication à la Société Asiatique en 1933 ³. On en trouvera une constante application dans le livre qu'elle m'a aimablement demandé de présenter aujourd'hui à ses lecteurs.

Ce livre est le fruit de patientes années de recherches dans la belle collection photographique du Musée Guimet : il a achevé de mûrir au soleil du Cambodge en 1936. Ce n'est pas un ouvrage de vulgarisation où le grand public trouvera un exposé facile et « romancé » de l'évolution de l'art khmer. Un tel ouvrage, M^{me} de Coral Rémusat se réserve de nous le donner un jour. Celui qu'elle publie aujourd'hui est nettement technique; il est avant tout destiné aux spécialistes qui y trouveront une illustration des nouvelles méthodes de recherche, et aux étudiants à qui

1. *Concerning some Indian Influences in Khmer Art as exemplified in the Borders of Pediments*. Indian Art and Letters, VII, 2, p. 110-121 (1933).

De l'origine commune des linteaux de l'Inde Pallava et des linteaux khmers préangkorien. Revue des Arts Asiatiques, VIII, p. 242-250 (1934).

Quelques notes sur l'évolution du pilastre dans l'art d'Angkor. Ibid., IX, p. 158-164 (1935).

L'évolution de la décoration khmère et le fronton dans l'art d'Angkor. Annales d'Extrême-Orient, p. 49-53.

2. *La date du Tà Kév*. I. *Architecture et décoration*. Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, XXXIV, 1934, p. 401.

3. *Influences javanaises dans l'art de Rolúob (IX^e siècle) et influences de l'art de Rolúob sur le temple de Bantäy Strèi (fin du X^e siècle)*. Journal Asiatique, CCXXIII, 1, p. 190-192.

il offre un exposé des principaux faits sur lesquels est actuellement basée la chronologie des monuments khmers.

En présentant cet ouvrage au public, je voudrais dissiper une opinion qui prévaut dans certains milieux et qui tend à représenter l'épigraphie et l'histoire de l'art comme deux disciplines antagonistes. J'ai déjà dit ailleurs, et je ne crains pas de répéter ici, que, la réalité étant une, les différentes méthodes par lesquelles on s'efforce de la saisir doivent nécessairement aboutir à des résultats concordants. Si elles n'y arrivent pas, c'est que l'une d'elles fait fausse route. C'est ce qu'indiquait d'ailleurs déjà M. Stern au début de sa thèse : « La méthode consiste à voir s'éclairer le mouvement d'un art par l'examen des œuvres elles-mêmes, en n'acceptant, au début du travail, que le minimum de données extérieures tendant à fixer des dates, seulement celles qui sont hors de doute et nécessaires pour former un cadre. Ce n'est qu'après, les résultats étant acquis, qu'on les fait buter contre ceux qu'ont apportés, sur le même sujet, d'autres disciplines. Ainsi, un contrôle réciproque s'effectue. Si les divers ordres de recherches concordent, les résultats prennent une valeur d'autant plus grande qu'ils ont été obtenus par des voies différentes. Si l'accord ne se fait pas, cette divergence attire l'attention, signale une erreur qu'il ne reste plus qu'à rechercher. »

Jusqu'en 1927, les épigraphistes se trompaient en identifiant le Bayon avec le Mont Central élevé à la fin du IX^e siècle par le roi Yaçovarman au centre de sa capitale, et c'est M. Stern, historien de l'art, qui leur a montré leur erreur. Il s'est trompé à son tour en plaçant le Bayon au XI^e siècle, avant Angkor Vat, et c'est l'épigraphie qui a fini par remettre le Bayon à sa véritable date.

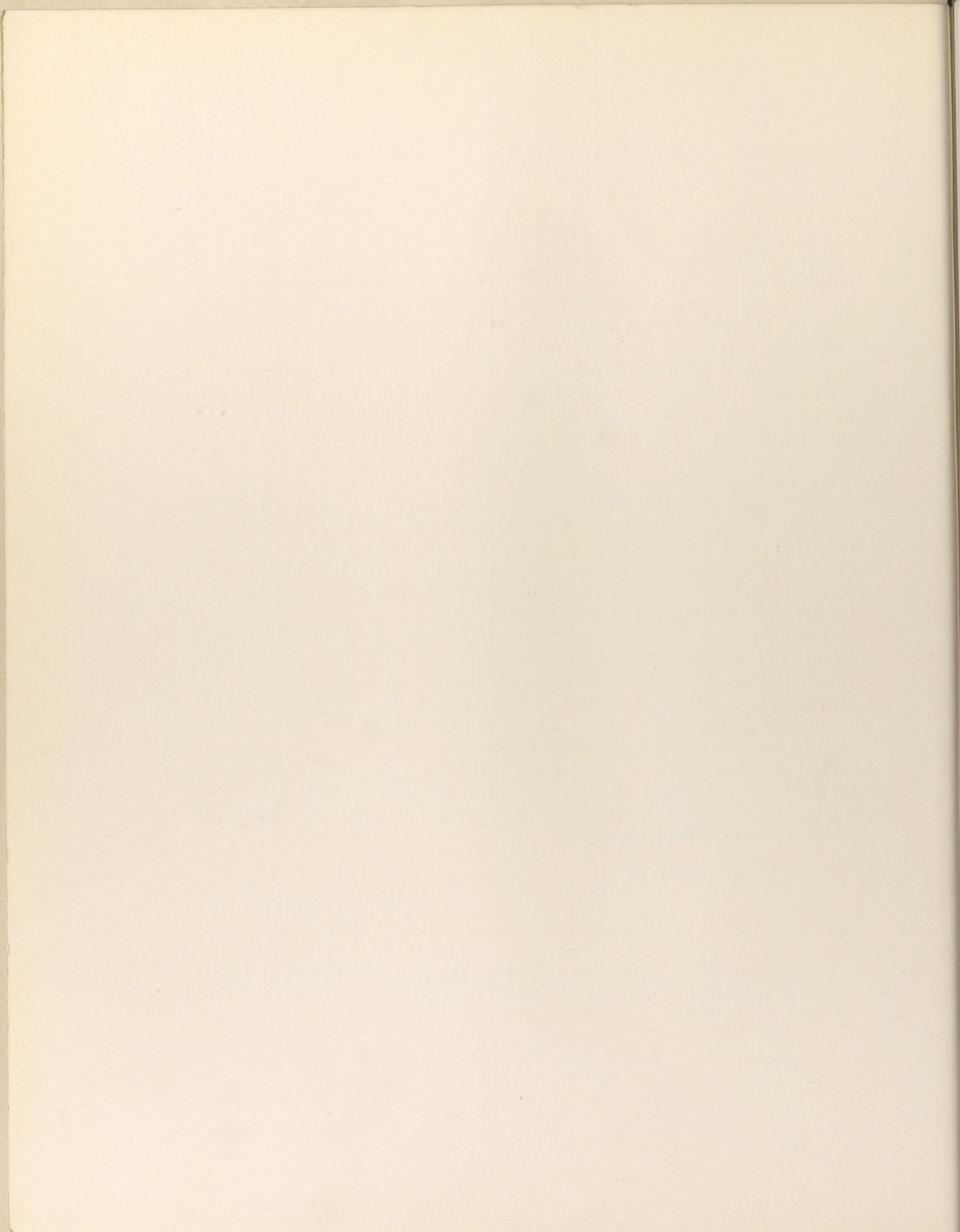
Instruits par cette expérience, épigraphistes et historiens de l'art travaillent maintenant en parfaite harmonie : ils ont récemment donné un exemple de leur bonne entente en fixant d'un commun accord la date litigieuse du Ta Kèv¹. Il leur est d'ailleurs facile de se partager la besogne : l'école de M. Stern s'efforce d'ordonner les productions de l'art khmer suivant une chronologie relative que l'épigraphiste se charge d'accrocher ensuite à des repères absolus.

L'épigraphiste est heureux d'avoir ici l'occasion de dire publiquement l'estime dans laquelle il tient les travaux de M^{me} de Coral Rémusat et de souhaiter à ce volume, qui en est une première synthèse, tout le succès que lui méritent sa haute tenue scientifique et sa forme impeccable.

Hanoï, 15 septembre 1938.

G. CÆDÈS,
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT,
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE
D'EXTRÊME-ORIENT.

1. *La date du Ta Kèv*. I. *Architecture et décoration*, par Gilberte de Coral Rémusat. II. *Détails du plan*, par V. Goloubew. III. *Épigraphie*, par G. Cædès. Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient, XXXIV (1934), p. 401-427.



AVERTISSEMENT

L'art khmer a commencé d'intéresser les Européens dès la seconde partie du siècle dernier. Le Protectorat de la France, établi en 1864 au Cambodge, et, en 1907, la rétrocession par le Siam de la province où se trouvent les ruines d'Angkor, ont fait de l'archéologie khmère une branche de la science française. Depuis environ soixante-quinze ans, depuis surtout la fondation, en 1898, de l'École Française d'Extrême-Orient, dont le siège est à Hanoï, les savants travaillant en Indochine et les orientalistes de France collaborent dans l'étude des monuments du Cambodge ancien. Sur place, des édifices encore inconnus sont découverts chaque année, des inscriptions lapidaires sont relevées et déchiffrées, les monuments sont débroussaillés, consolidés, restaurés. A Paris, une seconde équipe de chercheurs tente de reconstituer l'histoire de l'art khmer au moyen d'une simple documentation photographique. Les deux groupes travaillent en liaison constante. Ainsi, après des années d'études laborieuses, la chronologie des monuments khmers et l'histoire des villes d'Angkor viennent seulement d'être précisées par les travaux combinés de M. Philippe Stern, conservateur adjoint du Musée Guimet à Paris, de M. Cœdès, directeur de l'École Française d'Extrême-Orient, et de M. Goloubew, membre de la même institution.

Si chaque monument livrait aux archéologues une inscription datée et de claire signification, les problèmes d'archéologie khmère seraient résolus par les seuls épigraphistes. Malheureusement, beaucoup d'édifices ne portent pas d'inscriptions et celles-ci, lorsqu'elles existent, sont trop souvent détériorées, incomplètes ou rédigées en un style figuré dont la signification peut prêter à équivoque. Aussi l'étude de l'évolution de l'art doit-elle s'associer à celle des inscriptions. Les monuments, qu'un texte date de façon certaine, permettent, par de minutieuses comparaisons, de fixer l'âge des édifices muets.

La méthode de comparaison des motifs a été appliquée pour la première fois à l'art khmer par M. Philippe Stern, dans un livre¹ qui, en 1927, a bouleversé la chronologie jusqu'alors admise. Cet ouvrage proposait quelques dates trop précises et

1. Philippe STERN, *Le Bayon d'Angkor et l'évolution de l'Art khmer*, Geuthner, Paris, 1927.

qui n'ont pas été maintenues exactement par la suite (*infra*, p. 30) ; mais, surtout, il indiquait en larges traits les grandes lignes d'une évolution qui demeure vraie et dont les études suivantes n'ont été que le développement.

Depuis cette époque, M. Stern, et moi-même à sa suite, avons entrepris l'observation minutieuse de la décoration khmère. Nos recherches, poursuivies tantôt en collaboration, tantôt en complète indépendance, ont presque toujours abouti à des résultats concordants. Nous nous sommes rendu compte que l'art khmer se développe suivant une courbe logique et se renouvelle par des procédés qu'il est possible de déterminer. A chaque stade de ce développement, il faut tenir compte non seulement de l'évolution normale des motifs vers un perfectionnement ou vers une décadence, mais encore du besoin de renouvellement qui caractérise toute grande époque artistique. Or, pour renouveler ses thèmes, l'artiste a trois ressources : *l'invention*, mais l'étincelle créatrice jaillit assez rarement ; *les emprunts aux arts étrangers*, en les assimilant ; *les emprunts aux thèmes des siècles passés*, en les adaptant aux modes du présent.

En tenant compte de tous ces facteurs, en coordonnant tous ces indices, nous arrivons à dater la plupart des monuments. L'analyse d'un motif isolé autorise déjà une présomption : celle d'un ensemble de motifs nous apporte une quasi-certitude. Quelques fragments de décor doivent suffire pour assigner une place dans l'histoire de l'art à l'édifice duquel ils proviennent. Nous établissons ainsi une filiation des monuments ; il appartient à l'épigraphie d'en fixer les jalons à la lumière des inscriptions dont elle dispose.

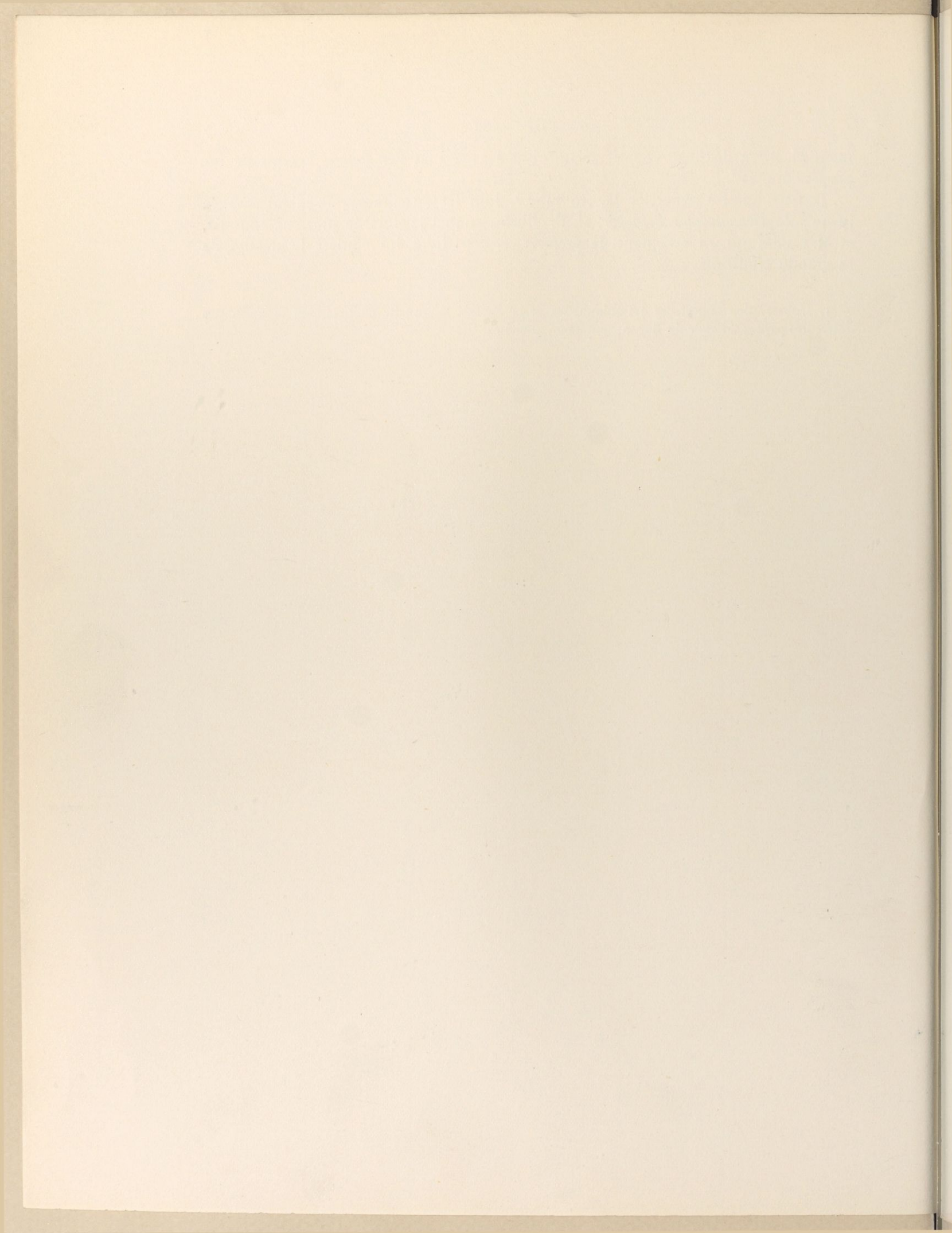
Le but du présent livre est de rendre compte des principaux résultats acquis par cette méthode de travail. Il ne s'agit donc ni d'un manuel d'art khmer, ni d'une description des monuments, ni d'un répertoire complet des motifs ornementaux. Les monuments khmers comportent bien des éléments d'architecture décorée, dont il ne sera pas question ici : importants parfois au point de vue esthétique, ces ornements ne le sont pas toujours au point de vue chronologique, soit qu'ils aient peu évolué, soit qu'ils n'aient eu qu'une courte durée, soit enfin que leur état de ruine rende leur étude difficile. Aussi, après de brefs exposés concernant l'histoire du royaume khmer, ses religions et le problème des villes d'Angkor, seuls seront abordés les sujets dont l'étude a éclairé et précisé la chronologie des monuments : l'architecture, considérée non pas au point de vue technique, mais à celui de l'évolution des grandes formes de construction ; les linteaux et les colonnettes étudiés par M. Stern ; la sculpture humaine examinée par M. Stern avec la collaboration de MM. Bellugue et Pierre Dupont ; les bas-reliefs à scènes, les fausses-portes, les animaux en ronde-bosse, observés autant par M. Stern que par moi-même ; les arcs des frontons, les tympanes et les différents décors des pilastres, qui ont fait l'objet de mes recherches personnelles.

Toute une partie de ces travaux n'a pas encore été publiée et je remercie vive-

ment M. Stern de bien vouloir m'autoriser à faire état des détails inédits de ses propres études ¹.

Je tiens aussi à remercier M. Goloubew, dont les enseignements m'ont amenée jusqu'à la *Connaissance d'Angkor*, M. Przulski, auquel je dois de précieux conseils, et M. Cædès qui, en acceptant de préfacier ce petit livre, lui confère le prestige de sa grande érudition.

1. L'observation minutieuse des colonnettes et la discrimination faite en 1936, par M. Stern, des différentes parties du style du Bayon, sont encore inédites.



L'HISTOIRE

Les Khmers, que la résurrection des ruines d'Angkor par les Européens a rendus célèbres, étaient les ancêtres directs des Cambodgiens actuels ; ils peuplaient non seulement le Cambodge d'aujourd'hui, mais aussi une partie des régions que nous nommons Siam, Laos et Cochinchine. Parlant une langue apparentée à celle des populations môn de Birmanie, ils se rattachaient linguistiquement au groupe que le Père Schmidt a désigné par le terme « austro-asiatique »¹.

Les plus anciens renseignements que nous ayons sur les origines du futur royaume cambodgien remontent aux premiers siècles de notre ère et sont dus aux historiens chinois². Ceux-ci donnent le nom de Fou-nan à l'état demi-barbare qui occupait le Sud de la péninsule indochinoise et qui, dès le III^e siècle, faisait acte de vassalité envers l'empereur de Chine.

Le *Nan Ts'i chou*, ou Histoire des Ts'i méridionaux (479-501), mentionne une tradition, suivant laquelle ce pays avait jadis pour souverain une femme, Lieou-ye, qu'un étranger nommé Houen t'ien, venu d'un pays lointain, que M. Pelliot propose d'identifier avec l'Inde, soumit, épousa et initia à des mœurs moins sauvages : « Mécontent de la voir aller nue, il plia une étoffe à travers laquelle il lui fit passer la tête. » Le *Leang chou*, ou Histoire des Leang (502-556), s'exprime à peu près dans les mêmes termes.

D'après ce dernier texte, la Chine avait bientôt imposé à son tour au Fou-nan un nouveau progrès du même ordre : au III^e siècle « les gens du pays étaient encore nus ; seules les femmes portaient une pièce de toile au travers de laquelle passait la tête ». Les ambassadeurs chinois en ayant manifesté quelque étonnement, « le

1. P. W. SCHMIDT, *Les peuples Môn-khmer*, trad. J. Marouzeau, B.E.F.E.O., VII, p. 213. La théorie du Père Schmidt est aujourd'hui battue en brèche par les travaux de M. G. de Hevesy. Communications faites à la Société Asiatique les 10 mars 1933 et 11 mai 1934.

2. P. PELLIOT, *Le Fou-nan*, B.E.F.E.O., III, p. 248 sqq.

roi ordonna alors aux hommes du pays de porter horizontalement une pièce de toile ». Mais, un peu plus tard (fin du IV^e ou début du V^e siècle), un brahmane indien, nommé Kaundinya, vint régner sur le Fou-nan : « il changea encore tout, selon les méthodes de l'Inde. »

Par sa position géographique, l'Indochine était le trait d'union entre les deux grandes civilisations asiatiques. Les archéologues et les historiens d'art européens ont, dès le début des études indochinoises, reconnu l'influence évidente et massive des traditions indiennes dans la civilisation khmère et dans ses manifestations artistiques. Mais, quoique bien moins sensibles, les influences exercées par la Chine sur l'art khmer sont cependant multiples. Presque autant que le génie autochtone, elles ont, à certaines époques, contribué à différencier l'art khmer de l'art indien.

Prédominance sur le substrat indigène d'influences indiennes n'excluant pas, cependant, les rapports avec la Chine, tel sera, au cours des siècles, le caractère constant de l'histoire religieuse et artistique du Cambodge ancien.

Aux événements rapportés par les auteurs chinois correspond une tradition selon laquelle la dynastie royale était issue de l'union d'un brahmane et d'une nâgî, fille du Nâgarâja (roi-nâga), ancêtre mythique du royaume¹. Le brahmane représente, évidemment, l'apport indien, tandis que la princesse ophidienne symbolise l'élément autochtone.

Les caractères indiens mêlés d'éléments autochtones et d'éléments chinois, parfois pan-pacifiques, n'appartenaient pas au seul Fou-nan. D'autres civilisations, composées d'éléments similaires, jalonnaient la route maritime de Chine en Inde : royaume de Champa, qui, sur l'emplacement de l'actuel Annam, s'étirait entre les deltas du Tonkin et du Mékong ; royaume de Dvâravatî, occupant la partie Sud du Siam actuel ; royaumes de Jâya et de Ligor, dans la péninsule malaise ; royaume de Çrivijâya dans les îles de Sumatra et de Java. Dans tous ces royaumes fleurissaient des civilisations apparentées, mais nettement différenciées.

Le royaume de Fou-nan, dont la capitale a été localisée par M. Coédès² dans la région de Ba Phnom (Cambodge du Sud-Est), étendait sa suzeraineté sur un certain nombre d'états ; l'un d'eux, le Tchen-la ou Kambuja (Cambodge propre), devait, au VI^e siècle, acquérir à son tour l'hégémonie.

Successivement, en effet, les rois Bhavavarman I (*circa* 540), Mahendravarman Citrasena (*circa* 550-600), Içanavarman (616-627) agrandirent leurs possessions aux dépens du Fou-nan qui, après la prise de sa capitale par ce dernier roi, disparaît de l'histoire. Içanavarman, à son tour, fonda une capitale que les inscriptions nomment

1. L. FINOT, *Sur quelques traditions indochinoises*, B. C. A. I., 1911, p. 32 sqq. ; G. COEDÈS, *La légende de la Nâgî*, B. E. F. E. O., XI, 3-4, p. 391 sqq. ; V. GOLOUBEV, *La légende de la Nâgî et de l'Apsaras*, B. E. F. E. O., XXIV, 3-4, p. 502 sqq. ; J. PRZYLUKI, *La Princesse à l'odeur de poisson et la nâgî dans les traditions de l'Asie orientale*, Études asiatiques, II, p. 265 sqq.

2. G. COEDÈS, *La tradition généalogique des premiers rois d'Angkor*, B. E. F. E. O., XXVIII, p. 124 sqq.

Içanapura et dont l'emplacement est supposé correspondre aux ruines de Sambor Prei Kuk, dans la province de Kompong Thom ¹.

Dès le règne de Jayavarman I^{er} (vers 664, 667), le nouvel état semble s'être divisé en deux principautés ennemies, le Tchen-la d'eau, qui englobait toute la Cochinchine et la basse vallée du Mékong, et le Tchen-la de terre, qui comprenait, probablement, le bas et le moyen Laos ². Le VIII^e siècle est une période obscure de l'histoire du Cambodge, divisé par les rivalités des deux états et ravagé par les incursions de pirates venus, semble-t-il, du Çrivijâya (Sumatra et Java) ³.

L'unité du royaume est rétablie au début du IX^e siècle par Jayavarman II (fin du VIII^e s.-854). Ce roi qui, d'après les textes, était originaire de « Java », introduisit des rites nouveaux dans le culte et des formules nouvelles dans l'architecture et la décoration. Il résida en diverses capitales ⁴; l'une d'entre elles reste encore à trouver; une autre (l'Amarendrapura des textes) semble pouvoir être localisée à l'Ouest de l'actuel Angkor Thom (Prasat Ak Yom); les deux dernières, enfin, Mahendraparvata et Hariharâlaya, correspondent respectivement aux monuments du Phnom Kulên et à certains monuments du groupe de Rolûos (Prasat Prei Prasat, les parties les plus anciennes du Prasat Trapeang Phong, etc.). Le site de Rolûos fut l'ultime résidence de Jayavarman II et demeura la capitale de ses successeurs, Jayavarman III (854-877), Indravarman I^{er} (877-889) et Yaçovarman I^{er} (889-910), qui l'embellirent en y construisant de grands monuments (les parties les moins anciennes du Prasat Trapeang Phong, Prah Kô, Bakong, Lolei) ⁵.

Mais, au cours de son règne, Yaçovarman abandonna Hariharâlaya (Rolûos) pour fonder Yaçodharapura, la ville d'Angkor sous son premier aspect, avec, pour centre, le Phnom Bakheng ⁶.

Le site d'Angkor allait demeurer la capitale du royaume khmer pendant plus de quatre siècles. De cette longue période de stabilité, il faut seulement retrancher le court intervalle de 921 ou 928 à 944, durant lequel les rois allèrent régner à Chok Gargyar, dont les ruines, situées près du village de Koh Ker, à une centaine de kilomètres au Nord-Est d'Angkor, marquent aujourd'hui l'emplacement. C'est Râjendrarvarman (944-968) qui ramena le siège du gouvernement à Angkor, où il édifia deux grands temples, le Mébon Oriental et Prè Rup. Ce souverain porta victorieusement les

1. L. FINOT, *L'Archéologie indochinoise* (1917-1930), B.C.A.I., 1931, p. 40. La récente découverte faite en avion, par M. Victor Goloubew et le C^t Terrasson, d'une vaste enceinte d'eau, voisine de ces ruines, semble confirmer, dans une certaine mesure, cette localisation.

2. G. CÆDÈS, *A propos du Tchen-la d'eau*, B.E.F.E.O., XXXVI, 1, p. 1.

3. G. MASPERO, *Un Empire colonial français, l'Indochine*, t. I, p. 98.

4. G. CÆDÈS, *Les capitales de Jayavarman II*, B.E.F.E.O., XXVIII, p. 113.

5. P. STERN, *La transition de l'art préangkoréen à l'art angkoréen*, Études d'orientalisme à la Mémoire de Raymonde Linossier, II, p. 507.

6. V. GOLOUBEV, *Le Phnom Bakhên et la ville de Yaçovarman*, B.E.F.E.O., XXXIII, 1, p. 319. *Nouvelles recherches autour du Phnom Bakhên*, B.E.F.E.O., XXXIV, p. 576.

armes contre le Champa, le grand royaume indianisé de la côte Est de l'Indochine, ouvrant ainsi une série de guerres qui devaient se poursuivre, avec des fortunes diverses, pendant deux siècles et demi¹.

Au règne de Jayavarman V (968-1001), ou aux premières années du XI^e siècle, peuvent être attribués un certain nombre des grands monuments d'Angkor : Ta Kèo, Phiméanakas, Palais Royal.

Avec l'usurpateur Sûryavarman I^{er} (vers 1010-1049)², une nouvelle dynastie prend le pouvoir. Ce souverain, fils du roi de Ligor (Péninsule malaise), étend bientôt la domination du Cambodge sur le Dvâravatî (Siam méridional actuel).

Après lui, Udâyadityavarman II (1049-1065), auquel est attribuée la construction du Baphûon, puis son frère Harçavarman III (1065-1090) reprennent la guerre contre le Champa.

Au début du XII^e siècle, le roi Sûryavarman II monte sur le trône. Tout d'abord associé aux Chams dans une guerre contre l'Annam, il se retourne bientôt contre eux, s'empare en 1145 de leur capitale Vijaya et capture leur roi. Ce succès devait être de courte durée ; en 1149 Sûryavarman II allait être à son tour défait par les Chams.

Plus encore que par ses conquêtes, Sûryavarman II illustra son règne par la construction d'Angkor Vat.

Après la mort de ce roi, vers 1152, le Cambodge traversa des années difficiles ; en 1177, Angkor, où régnait un usurpateur, fut attaqué par une flotte chame et livré aux flammes après avoir été mis à sac.

L'ordre fut rétabli par Jayavarman VII qui prit le pouvoir en 1181. La revanche de ce souverain magnifique fut éclatante. Secondé par son fils, le futur Indravarman II, il pénètre au Champa, s'empare du roi ennemi et lui substitue son beau-frère. De 1203 à 1220, le Champa ne fut plus qu'une province de l'empire khmer, qui étendait en outre son hégémonie sur la vallée du Mékong jusqu'à Vientiane et sur tout le pays de Dvâravatî.

Grand conquérant, Jayavarman VII fut encore un grand constructeur et un grand administrateur. Il acheva les monuments commencés avant son règne, tels le Prah Khan d'Angkor, Ta Prohm, Bantéay Kdei. Il donna sa forme définitive à la capitale en construisant l'enceinte et les cinq portes d'Angkor Thom et en édifiant le Bayon. Enfin, l'épigraphie de son règne le peint comme fondant les hôpitaux « par centaines ». Les « stèles qui se répandent du fond du Laos à la côte d'Annam et à la basse-Cochinchine, les unes attestant ses victoires, les autres ses bienfaits, éclairent, dans l'obscur passé du Cambodge, la figure d'un grand prince³ ».

1. Voir G. MASPERO, *Le Royaume de Champa*, p. 102, Van Oest, 1928.

2. G. CÆDÈS, *Documents sur l'histoire politique et religieuse du Laos occidental*, B.E.F.E.O., XXV, p. 25.

3. L. FINOT, *L'Inscription sanscrite de Say-fong*, B.E.F.E.O., III, p. 22.

Une brusque déchéance allait succéder à tant de gloire. Bientôt après cet apogée l'Empire entra en décadence. Déjà, en 1296, le voyageur chinois Tcheou Ta-kouan, ayant visité le Cambodge et Angkor en particulier¹, signalait la pression exercée sur les Khmers par leurs voisins Siamois. Cette pression devait s'accroître et les invasions sanglantes se multiplier à tel point qu'au xv^e siècle les rois khmers étaient contraints d'abandonner Angkor et de se retirer sur le bas-Mékong, pour y végéter entre des frontières considérablement rétrécies, jusqu'à l'arrivée des Français.

Cependant, ce n'est qu'à la fin du xviii^e siècle, en 1794, que la vieille capitale khmère passa sous la domination siamoise. Quelques inscriptions tardives d'Angkor Vat nous prouvent que, de 1563 à 1738, ce temple, bien que passé du vishnouisme au bouddhisme du Petit Véhicule (*infra*, p. 19), n'a cessé d'être un lieu de pèlerinage très fréquenté par les Khmers ; il semble que les rois du Cambodge, malgré leur éloignement, aient toujours considéré Angkor Vat comme un sanctuaire national, dont le prestige n'avait point souffert du changement de discipline religieuse.

Nous sommes également renseignés sur cette période obscure par d'autres sources : Chronique royale du Cambodge, dont les narrations ne doivent être, du reste, acceptées qu'avec une certaine réserve ; récits des voyageurs européens ; lettres des missionnaires, conservées principalement à Rome, aux Archives vaticanes ou dans les bibliothèques de la Propagande.

Nous savons ainsi² qu'au xvi^e siècle, l'Espagne, maîtresse momentanée du Portugal, dominatrice de l'Inde et colonisatrice des Philippines, convoitait l'Indochine. Elle entretenait, à la petite cour cambodgienne, d'étranges aventuriers qui portaient les armes contre les Siamois ; elle y envoyait des missionnaires qui, suivant les directives du *Collegium Urbanum* romain, adressaient à leurs supérieurs des rapports souvent pittoresques. Pour plaider en Espagne la cause d'un projet d'expédition militaire en Indochine, expédition qui du reste n'eut jamais lieu, le Père dominicain Gabriele Quiroga de San Antonio publia en 1604, à Valladolid, une *Brève et véridique relation des événements du royaume du Cambodge*. Cet écrit prélude à la connaissance d'Angkor par les Européens ; la capitale abandonnée y est décrite comme une ville « de merveilleux ouvrage » et « d'un travail romain ».

Soixante-huit ans plus tard, un missionnaire français, le Père Chevreuil, signalait à son tour un temple appelé *Onco* et « aussi fameux parmi les gentils que Saint-Pierre de Rome ».

Ces deux témoignages n'eurent qu'un faible écho. Lorsqu'en 1815, Abel Rémusat

1. *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*, par Tcheou Ta-kouan, trad. P. Pelliot, B.E.F.E.O., II, p. 123.

2. A. Cabaton, *Note sur les sources européennes de l'Histoire de l'Indochine*, B.C.A.I., 1911, p. 58 sqq. ; *Le Mémorial de Pedro Sevil à Philippe III sur la Conquête de l'Indochine* (1603), publié, traduit et annoté, B.C.A.I., 1914-1916, p. 1 sqq.